

Yves Peysson
17 novembre 2003

Alpinisme et Exploration

Mercredi 27 septembre 2000 par Yves Peysson, Président du G.H.M. (Groupe de Haute Montagne), association créée en 1919, pour la défense et la promotion de l'alpinisme de haut niveau dans le monde. Celle-ci regroupe actuellement 260 alpinistes de 16 nationalités parmi lesquels on retrouve les principaux acteurs qui ont fait les grandes heures de l'alpinisme. Le G.H.M. s'est doté récemment d'un site Internet <http://perso.wanadoo.fr/g-h-m> qui contient l'annuaire ainsi que toutes les informations le concernant. Il est possible de contacter le président du G.H.M. à l'adresse électronique GHM@wanadoo.fr. A noter que le G.H.M. édite chaque année les Annales, recueil des itinéraires réalisés dans le monde, mais aussi synthèse des réflexions portées par les alpinistes sur leur activité.

Juxtaposer l'Alpinisme ou l'art de gravir les montagnes à l'Exploration ou l'art de découvrir des territoires inconnus, revient de fait à se poser la question fondamentale : A quoi sert l'alpinisme ? Pour répondre à cette question complexe, il convient de décortiquer les diverses motivations sous-jacentes à cette activité humaine remarquable. On en recense principalement sept.

Les motivations religieuses : c'est la symbolique du sommet en majesté, l'ascension représentant l'élévation du corps et de l'âme vers le ciel, domaine du divin par excellence dans la plupart des religions. A ce titre, on peut comprendre l'existence de nombreuses croix plantées sur les sommets, ou des effigies telle la Vierge des Drus. On peut considérer cette quasi-appropriation des sommets comme une spécificité de la religion catholique. En effet, le Bouddhisme défend au contraire l'inviolabilité de régions attribuées aux Dieux comme le Kailas au Tibet qui n'a jamais été gravi (l'alpiniste italien Messner a renoncé à son autorisation), ou le Machapuchare près de Pokhara au Népal (les américains se sont arrêtés à 50 m du sommet lors de la première ascension, par respect pour les populations locales). Les religions ont parfois suscité des ascensions de type pèlerinage, comme à RocheMelon à la frontière franco-italienne, chaque mois d'août. Il est ainsi probable que le sommet Lullailaco, 6723 m, au Chili, ait été gravi par des Amérindiens, trois siècles avant l'ascension du Mt-Blanc !

Les motivations militaires : Parmi les raisons stratégiques, on trouve principalement la cartographie pour établir les frontières, des postes d'observation comme en témoignent les restes des forts Vauban en Maurienne par exemple, ou maîtriser des positions géographiques clé permettant de contrôler les vallées, comme le sommet du Chaberton près du Col du Montgenèvre entre la France et l'Italie. Dans presque tous les cas, il y avait un besoin de définir les altitudes avec précision, notamment pour l'artillerie. Parmi les protagonistes célèbres dans ce registre, qui ont joué un rôle pionnier dans la cartographie, on trouve le Capitaine Durand en Oisans qui a donné son nom à l'un des deux sommets du Pelvoux, au côté de la pointe Puiseux, seul nom attribué à la fois à un sommet terrestre et ... lunaire ! L'action de terrain lors de conflits a été l'occasion également de gravir de nombreux sommets. Des corps d'armée spécialisés ont ainsi été constitués, pour répondre à cette exigence : chasseurs alpins, Ecole Militaire de Haute Montagne à Chamonix, mais aussi plus récemment, le Groupe Militaire de Haute Montagne, dont la vocation est d'effectuer des ascensions

extrêmes aux quatre coins du monde, portant ainsi l'image de la France, mais aussi de tester du matériel pour les armées dans des conditions particulièrement difficiles. Depuis plus de trente ans, une guerre terrible se déroule dans la méconnaissance générale aux confins de l'Himalaya, entre l'Inde et le Pakistan, pour la maîtrise de régions arides, mais de grande importance stratégique. Là-bas, les hommes meurent plus des effets de l'altitude (6000-7000 m environ) que de la guerre elle-même... A noter qu'un nombre important de techniques alpines ont été développées initialement pour des besoins d'ordre militaire, et que certains projets récents d'expéditions en Himalaya ont failli servir de prétexte pour mettre au point du matériel de portage hélicoptéré en haute altitude, dont la finalité n'était pas seulement de sauver des vies humaines à très haute altitude, mais aussi de transporter des troupes et des armes...

Les motivations scientifiques : Celles-ci ont joué un rôle important au 18ème et au 19ème siècles pour justifier de nombreuses ascensions. Le domaine de la haute altitude où l'on trouve les effets conjugués du froid et de l'hypoxie est en effet resté longtemps très mystérieux. L'Homme était-il capable de s'acclimater, de survivre dans ces régions aux conditions polaires, telles ont été les interrogations de nombreux explorateurs. Certaines expéditions ont été le prétexte à des expériences de physique, comme l'étude de la baisse de la pression sur le point d'ébullition de l'eau, la connaissance du spectre de Broken (lorsque l'ombre d'une personne se projette sur les nuages, effet rare mais spectaculaire), la foudre, la formation des nuages et des précipitations telle la neige... Les expéditions de Tyndall à la fin du 18ème siècle sont ainsi restées célèbres. Plus récemment, sous l'impulsion du Comité Scientifique du Club Alpin Français, des expéditions sportives à vocation scientifique ont vu le jour, pour mieux connaître la physiologie humaine, ou la formation des chaînes montagneuses. Ainsi l'abbé Pierre Bordet, géologue de renommée mondiale a participé à l'expédition française de 1955 qui gravit avec succès le Makalu au Népal. Plus récemment, une expédition au Himlung Himal au nord du Manaslu, au Népal, a été réalisée, afin de quantifier la surrection du massif cristallin, et d'établir la cartographie géologique de cette région méconnue, proche du Tibet.

Les motivations politiques : L'alpinisme a souvent servi de porte-voix pour des idéologies politiques. L'alpinisme est en effet perçu comme une activité exemplaire, exaltant les valeurs humaines les plus nobles, telles l'engagement, la camaraderie, l'esprit de décision, le courage, l'audace, etc... Même si la perception de ces valeurs formatrices pour l'individu a été très précoce, comme l'attestent les récits de Guido Lammer dans l'ouvrage célèbre " Fontaine de Jouvence, Tome I ", celles-ci n'ont été utilisées pour des fins de propagande qu'avec l'avènement des régimes fascistes en Italie ou en Allemagne. Ainsi, la célèbre première ascension de la face Nord de l'Eiger en 1938 en Suisse, par une cordée austro-allemande a-t-elle été récupérée par le nazisme, Hitler célébrant cet exploit comme la démonstration de la prééminence de la race germanique... Si certains des protagonistes de cette ascension ont eu une attitude ambiguë vis-à-vis de cette récupération, d'autres comme Anderl Heckmair étaient farouchement opposés à cette dérive dangereuse. Ils en ont payé le prix fort, Heckmair ayant été quelques années plus tard déporté sur le front de l'Est, avec l'un de ses compagnons de cordée, tué quelques jours après cette disgrâce. De manière moins perverse, les valeurs de l'alpinisme ont servi de socle à une certaine forme de patriotisme. En France, l'ascension célèbre de l'Annapurna au Népal par Maurice Herzog et Louis Lachenal a reçu un accueil triomphal dans la société française, non seulement en raison de la dimension tragique de l'événement, mais aussi car celui-ci permettait à la France de redresser la tête, après cinq années de guerre particulièrement humiliantes. La course à la première ascension des quatorze sommets dépassant huit mille mètres de 1950 à 1960 a aussi certainement servi la cause du nationalisme qui prévalait un peu partout, dans les pays démocratiques, mais aussi totalitaires. Il est frappant de constater combien la phraséologie de l'époque concernant l'alpinisme était

caricaturale : on parle de " conquête ", de " victoire ", d'" assaut ". Les expéditions sont le fait d'une organisation collective lourde et très couteuse, vecteur symbolique de la volonté d'affirmation d'une puissance politique (France, Chine, GB, USA, Italie, Japon, Pologne, Russie...). Même si la portée symbolique était moindre, dans la mesure où l'alpinisme en tant qu'activité humaine n'existait pas, on peut mentionner que la première ascension du Mt Aiguille dans le Vercors, en 1492, Mont Inaccessibilis, sur ordre du roi tient d'une logique similaire : il ne devait pas y avoir de territoire vaincu sur le sol français ! Dans ce contexte, la nature est systématiquement dominée, et tous les moyens pour atteindre l'objectif sont bons, comme l'utilisation de l'oxygène à très haute altitude. Il est important de préciser qu'il faut se garder de critiquer sans discernement cette époque qui fut très féconde en terme de réalisations alpines, et qu'il est préférable de la mettre en perspective avec les réalisations actuelles, en tenant compte du contexte historique. La récente polémique sur l'Annapurna en est un exemple frappant.

Les motivations géographiques : Curieusement, les motivations d'ordre géographique qui ont suscité des explorations de territoires inconnus sont plutôt rares. On notera essentiellement l'exploration des grands glaciers de l'Alaska par Bradford Washburn dans les années 40, actuel directeur honoraire du Muséum de Sciences de Boston, aux USA. Il n'existe pas de chaire d'exploration alpine qui joue un rôle structurant en France. L'effort des anglo-saxons avec les associations alpines comme l'Alpine Club est cependant remarquable et tranche sur le rôle très modeste des français qui n'apparaissent pas comme de réels explorateurs.

Les motivations sportives : Dans ce cas, la montagne devient alors objet. C'est l'aspect ludique qui prévaut, pour l'assouvissement d'un plaisir personnel qui peut être immédiat lors de l'ascension elle-même, ou différé, l'alpiniste passionné étant souvent un collectionneur de sommets, d'itinéraires. La montagne est d'une certaine manière désacralisée, et devient un terrain de jeu comme le dirent Leslie Stephen en 1871, Edward Whymper, célèbre alpiniste ayant gravi pour la première fois le Cervin en Suisse ou le Chimborazo en Equateur, le non moins célèbre Mummery auteur de réels exploits un peu partout dans le monde, ou le Révérend Père Coolidge spécialiste incontesté des escalades en Oisans au 19ème siècle. Cette démarche est essentiellement initiée par les anglo-saxons très riches, très individualistes, à partir de 1865 environ, et restera très longtemps réservée à un petit cercle de privilégiés, pour des raisons économiques évidentes. On peut considérer que c'est la forme la plus aboutie de l'alpinisme, dans la mesure où elle permet à l'individu son plein épanouissement. Elle est en revanche loin de la logique exploratoire, comme il sera discuté plus loin. Elle explosera avec l'émergence progressive des sociétés de loisirs, comme l'atteste la croissance des effectifs du CAF par exemple, qui passe de 40000 à 90000 membres dans les années 80. La pratique sportive de l'alpinisme qui a débuté principalement dans les Alpes a été cependant, de façon ponctuelle, l'occasion de pénétrer pour la première fois des régions du monde fermées aux étrangers. On notera certaines ascensions ou tentatives d'ascensions remarquables comme celle sur le Chogolisa en 1909 par le duc des Abruzzes qui atteignit 7400 m, ou de Thomas Longstaff en 1912 qui réussit à atteindre le sommet du Trisul, sommet de 7120 m au Gharwal, longtemps resté le sommet le plus haut atteint par l'Homme, jusqu'à la réussite de l'Annapurna en 1950 par les français ! Plus tard, la dimension sportive a été magnifiée sur le plan littéraire par de nombreux alpinistes, comme l'a fait Lionel Terray avec le célèbre ouvrage " Les conquérants de l'inutile ". Cette expression consacrée a trouvé son aboutissement avec l'ascension des quatorze plus hauts sommets du globe par l'italien Reinhold Messner. A noter que ce dernier a poursuivi l'exploration des montagnes sous un jour moins sportif, mais plus sociologique avec la recherche du mythe du Yéti ! Aujourd'hui, l'alpinisme sportif est certainement la forme la plus commune.

Les motivations économiques : Elles ont joué un rôle important pour structurer la profession de guide. Au 19^{ème} siècle, les guides étaient recrutés par les montagnards agriculteurs, qui trouvaient dans cette activité la source de revenus supplémentaires. Cette activité venait en complément d'autres qui ont aussi parfois contribué à des ascensions, comme la recherche de cristaux de roche, ou la chasse des chamois. Après la seconde guerre mondiale, la profession de guide a été structurée avec la naissance de l'ENSA, l'Ecole Nationale de Ski et d'Alpinisme, et ce métier, investi maintenant massivement par les citoyens, constitue un véritable moteur pour l'alpinisme sous toutes ses formes. De nombreuses expéditions ont été ainsi le fait des guides, bien rodés aux techniques alpines. Certaines explorations ponctuelles ont été réalisées sous leur impulsion, mais là encore, les guides ont été plutôt l'instrument des réussites, plus que les coordonnateurs d'une démarche exploratoire organisée. A noter que les motivations économiques ont toujours pignon sur rue, comme l'attestent les nombreuses ascensions commerciales sur l'Everest notamment. Si une telle démarche n'a rien de choquant, il faut néanmoins rester vigilant, pour éviter des dérives, où l'argent servirait de critère de sélection pour les clients, et non point leur expérience technique. Ce fut la cause principale du drame qui s'est joué sur l'Everest en 1996, où plus de treize personnes trouvèrent la mort, et dont un récit passionnant fut donné par John Krakauer.

Le tour d'horizon des motivations sous-jacentes à l'alpinisme montre que cette activité a marginalement contribué à une démarche exploratoire structurée du globe, y compris des plus hauts sommets du monde. Lorsque l'exploration de nouveaux territoires alpins est inscrite dans un cadre structuré, elle est souvent initiée par des personnes qui ne sont pas des alpinistes eux-mêmes, et ont une autre motivation, scientifique par exemple. Les alpinistes apparaissent alors comme des " sous-traitants " compte tenu de leurs compétences techniques de terrain, pour animer l'équipe et réaliser le projet. On peut sans grand risque affirmer que les alpinistes ne sont pas réellement des explorateurs, comme le furent les explorateurs des terres polaires par exemple. Ceci est assez paradoxal, dans la mesure où la haute altitude a les caractéristiques climatiques d'une terre polaire, même si elle se trouve sous des latitudes en moyenne plus clémentes ! Les alpinistes sont plutôt dans la logique de relever des défis que d'ouvrir un monde nouveau aux autres. Il y a cependant quelques exceptions, comme le britannique Eric Shipton, qui parcourut systématiquement de nombreux massifs dont la Patagonie en " explorateur ", ajoutant à sa démarche générale une part de contemplatif, de poésie et de rêverie, qui jouent probablement un rôle très important dans un cadre exploratoire.

On est en droit alors de se poser la question pourquoi l'alpinisme, alors qu'il s'inscrit dans une approche aventureuse reste marginalement de l'exploration. A cela, on peut trouver plusieurs raisons : la montagne est d'une part un univers polymorphe (glace, neige, rocher, altitudes et conditions climatiques diverses) qui a nécessité le développement de techniques initialement très distinctes, qui ont mis du temps à converger et à se rationaliser. La synthèse est souvent venue d'accomplissements sportifs et d'objectifs qui réunissaient toutes ces caractéristiques. Les alpinistes sont d'autre part des individus très individualistes. L'alpinisme est avant tout une démarche personnelle qui peut être très égoïste surtout quand elle prend sa dimension sportive. Est-ce la conséquence de la dureté exceptionnelle de l'effort auquel le corps et l'esprit sont soumis ? Ce n'est pas impossible. Mais en fait, ce qui frappe le plus, est la dimension sociologique de l'alpinisme qui finalement l'emporte sur toutes les autres : les montagnes servent aux hommes à se mesurer indirectement ! Il y a une logique de comparaison, de compétition, voire même d'affrontement dont les alpinistes eux-mêmes se défendent, mais qu'ils appliquent souvent à outrance, et parfois avec une certaine brutalité à la mesure de leur orgueil, et ceci est particulièrement flagrant pour les alpinistes de haut

niveau... Il s'agit très certainement d'un effet très pervers de cette activité, d'autant qu'elle est sensée véhiculer des valeurs morales de référence pour le comportement humain. L'alpinisme de haut niveau ne s'exerce donc pas totalement dans la logique binaire Homme/Nature pure qui prévaut dans l'approche exploratoire des espaces inconnus avec une dimension contemplative, mais dans le triptyque Homme/Nature/Homme, ce qui change toute la donne. La nature devient un prétexte et non plus une finalité... C'est peut-être pour cela que les femmes tiennent une place très discrète dans l'alpinisme d'exploration, même si elles ont accompli de réels exploits sportifs. Leur ego est structuré d'une manière bien plus subtile en moyenne, avec une recherche plus intimiste de la performance. Il serait intéressant de suivre cette évolution avec la libération de femme, et son accession massive à toutes les activités de la société.

La démarche des alpinistes anglo-saxons est cependant assez distincte, peut-être par tradition historique, ceux-ci baignant dans une culture de l'exploration du fait de l'insularité des britanniques qui les a poussés à sortir de leurs frontières géographiques. Ils ont ainsi réussi à conserver jusqu'à aujourd'hui le sens de l'intérêt collectif dans la recherche de territoires nouveaux, et ceci est frappant dans les écrits de l'Alpine Club, du British Mountaineering Council. On retrouve cela aussi chez les américains, par logique culturelle probablement. Ce n'est pas donc pas par hasard si les anglo-saxons ont généralement une bonne longueur d'avance sur des alpinistes issus d'autres cultures, plus latines notamment, à la fois pour la découverte de sites originaux, mais aussi pour les méthodes privilégiant l'engagement total de l'Homme dans des contrées perdues. Les Français par exemple n'ont jamais eu cette culture chevillée au corps, et ne l'ont malheureusement toujours pas ! Les exploits himalayens collectifs, aussi prestigieux soient-ils, ont ainsi été organisés sur très peu de sommets, et presque exclusivement par Lucien Devies, ancien président du Club Alpin Français, de la Fédération Française de la Montagne et du G.H.M., de la fin des années 30 au milieu des années 70, ce qui laisse rêveur à propos des initiatives personnelles et des volontés d'ouverture sur de nouveaux espaces... ! Il n'est donc pas étonnant que l'himalayisme français d'aujourd'hui soit en moyenne d'une timidité navrante, même si de réels exploits ont été accomplis par quelques personnalités, comme Pierre Béghin.

L'essor de l'alpinisme et sa relation souvent ambiguë à l'exploration des espaces naturels trouvent leurs origines dans la cartographie, qu'elle soit de surface, pour localiser les sommets, les faces, arêtes, leurs altitudes, et les possibilités d'accès, ou verticale, le topo-guide dans lequel sont consignés les itinéraires, les premières, les répétitions, l'équipement en place, le matériel nécessaire. La bible du grimpeur, tel le guide Vallot sur les voies dans le massif du Mont-Blanc, ou les formes modernes très techniques, épurées des sentiments parfois subjectifs, comme certains topo-guides récents des escalades calcaires dans les gorges du Verdon.

Le topo-guide joue un rôle fondateur dans l'alpinisme car il est indispensable à l'exploration pour dénicher de nouveaux itinéraires, mais aussi à la vulgarisation de cette activité, qui sous la forme dérivée de l'escalade, moins risquée, est devenue un sport de masse dans les années 80. C'est le vecteur principal de l'alpinisme sportif, et c'est la raison naturelle pour laquelle cette forme prédomine. Le topos-guide alimente également la course à la difficulté avec ses revers : compétition, rivalités, course effrénée aux premières qui devient une véritable appropriation de territoires, avec relais médiatiques, sponsors, et ... tricherie à la clé parfois. Mummery ne disait-il pas qu'il pourrait grimper sans regarder le paysage... ! Un tel propos, formulé par un alpiniste si célèbre du début de ce siècle laisse rêveur. Si le topo-guide est à la fois l'outil de développement naturel de l'alpinisme, il est paradoxalement l'outil de sa

destruction et de sa perversion. En effet, il renforce le tryptique Homme/Nature/Homme au détriment de la simple relation Homme/Nature. S'il contribue à stimuler une certaine forme d'exploration, la déviation qu'il induit compte tenu du tempérament humain conduit inexorablement à sa négation, tôt ou tard. On constate cela de manière flagrante dans les espaces très explorés comme les Alpes, mais aussi d'autres régions du globe, comme les quatorze sommets de plus de 8000 mètres. Tout cela est amplifié et déformé par le rôle ambigu des médias, résultant souvent d'une méconnaissance et d'une analyse du milieu et des faits bien souvent confondante de naïveté et de stéréotypes...

Ces éléments d'analyse posés, il apparaît indispensable d'approfondir la relation de l'Homme à lui-même, en plus de sa relation à l'autre dans l'alpinisme. On ouvre ainsi un nouveau domaine d'exploration : la géographie intérieure de l'Homme ! L'effort très important qu'il faut accomplir doublé de l'engagement moral lié aux risques extérieurs auquel l'alpiniste est confronté fait de lui un individu relativement hors du commun, surtout dans le haut niveau. L'alpinisme, c'est de toute évidence une école exceptionnelle pour apprendre à se connaître, à se gouverner, à se vaincre, quitte à ce que cette démarche soit parfois quasi-suicidaire. La démarche de Paul Preuss, adepte de l'alpinisme solitaire absolu, sans corde et autres artifices en est un vibrant exemple, qui a d'ailleurs conduit son promoteur à sa propre perte, très jeune malheureusement...

Il est certain que tout alpiniste de haut niveau en particulier a quelque chose à se prouver à lui-même. Une étude sociologique récente (Colloque sur deux siècles d'alpinisme européens, 5-6 juin 2000 à Nanterre, parrainée par le G.H.M. notamment) montre qu'il est issu d'un milieu souvent aisé et sans problèmes familiaux. L'alpinisme est alors souvent un acte qui aide celui qui le pratique à se positionner par rapport à ses proches, à montrer qu'il existe en tant qu'individu structuré, par un biais marginal pour mieux être reconnu par la suite dans l'environnement social. On est loin de la démarche de l'explorateur totalement tournée vers la nature ! Les alpinistes, d'ailleurs, deviennent souvent de terribles conformistes, une fois cette crise identitaire passée. Un paradoxe qui n'en est pas un quand on démonte les mécanismes qui sous-tendent la démarche...

Une preuve supplémentaire que l'alpinisme sportif a finalement peu de lien avec une démarche purement exploratoire, est la construction de règles, d'éthiques autour des moyens pour gravir une montagne. On ne retrouve nulle part trace de tous ces artifices parmi les explorateurs de grands espaces, les déserts de l'air, de sable, d'eau, de feu ou de glace, tels Admunsen, Checkleton, Charcot, Paul-Emile Victor, Haroun Tazieff, Alain Bombard, Antoine de Saint Exupery ou Théodore Monod disparu récemment. Chez les alpinistes, c'est aspect assez rébarbatif prend une dimension considérable, autour des moyens et des techniques associées, et de la définition de la gradation des difficultés. L'art de la progression prend une dimension qui n'est pas inscrite dans la nature mais seulement dans l'esprit des hommes.

A l'art de la progression en

glace : broche, piolet, crampons, technique d'ascension " toutes pointes " préconisée par le célèbre guide chamoniard Armand Charlet, puis abandonnée au profit du piolet traction initié par les glaciéristes écossais, ouvrant la voie à des ascensions glaciaires très raides : goulottes, cascades, dry-tooling. Ascension de l'éphémère, ou la nécessité d'atteindre le sommet perd même son sens ! Rocher : pitons, marteaux, pitons auto-forant à expansion, broches à sceller, perceuses électriques, compresseur... et parfois dynamitage, comme dans le Parc National des

Ecrins... ! Ascension de lignes naturelles, puis faces, puis lignes abstraites directes (plus ou moins d'ailleurs suivant l'époque) en escalade artificielle (1950-70) puis avènement de l'escalade " libre " extrême (1980 à aujourd'hui). Le côté gymnique devient progressivement prédominant. On ne regarde plus où l'on grimpe mais comment l'on grimpe, rejoignant ainsi le propos de Mummery, cité plus haut ! Mixte : synthèse des deux techniques précitées, nec plus ultra sur des sommets isolés de haute altitude. Mais les pratiquants sont plutôt rares, compte tenu de l'engagement physique et moral qu'une telle pratique nécessite.

on trouve en écho la gradation des difficultés : 1/2/3/4/5/6/7/8/9... avec un florilège de subdivisions (inf, sup, +, -, ...), qui traduit à l'évidence le besoin viscéral que ressent l'alpiniste à se comparer avec l'autre, l'inconnu, et d'affirmer sa supériorité physique et morale.... Il est d'ailleurs frappant de constater combien les palabres autour des cotations des itinéraires agitent le microcosme, au point parfois d'atteindre les sommets du dérisoire ! A noter qu'un mouvement de décôte général a prévalu à partir des années 80, justifié dans la plupart des cas, plus par l'avènement de nouvelles techniques de progression, que par une évolution des qualités physiques des alpinistes eux-mêmes !

De progrès techniques en progrès techniques, il est certain que l'on en vient à fleurter avec l'extrême limite physique et morale de l'Homme, telle l'ascension solitaire de la Face Sud directe du Daulaghiri au Népal par le slovène Tomaz Humar en 1999. Mais est-ce bien différent de ce point de vue des ascensions extrêmes de Paul Preuss au début du siècle ? Et que démontre-t-on réellement dans cette approche quasi-suicidaire de l'alpinisme ? Tout cela ressemble, poussé à l'extrême à un luxe de riches avec des idéaux romantiques égoïstes. Le tribut à payer à cette forme d'alpinisme de pointe est d'ailleurs très lourd et passé sous silence pudiquement, alors que l'alpinisme collectif d'expédition, peut-être plus généreux dans son approche, est bien moins meurtrier. On y trouve certainement la signature et l'expérience des guides de haute montagne, qui ont joué un rôle stabilisateur avec une approche professionnelle de la sécurité. La comparaison entre la première ascension par les français de l'Annapurna en 1950 et celle du Makalu en 1955 ou du Jannu en 1962 est de ce point de vue très instructive.

Après ce tour d'horizon sur la pratique de l'alpinisme, et sur sa relation ambiguë à l'exploration, il est légitime de se poser la question de ce qu'il reste à explorer aujourd'hui, au sens alpin du terme. Heureusement, il reste encore de nombreuses régions du globe à découvrir, en particulier les terres australes, comme les Territoires de la Reine Maud, combinant difficultés techniques extrêmes, avec froid, et vent, malgré une altitude modeste. Les norvégiens sont allés explorer des faces extraordinaires, qui défient l'imagination des meilleurs grimpeurs. Mais les conditions d'éloignement et climatiques font qu'il est difficile d'aborder cette région du monde individuellement ou en petit groupe, et le coût d'une expédition est donc très élevé. L'Himalaya regorge en revanche de sommets ne dépassant pas 6000 ou 7000 mètres d'altitude, et présentant des difficultés techniques remarquables. Au-delà des régions déjà très parcourues, comme au Népal, en Inde ou au Pakistan, il existe encore des secteurs presque vierges, dans le rebord nord de l'Himalaya particulièrement, avec les massifs du Tien-Shan (Montagnes Célestes) en Kirghizie, les massifs du Kun Lun, à la frontière chinoise, le Pamir-Altai en Ouzbékistan et également la région disputée militairement entre l'Inde, le Pakistan et la Chine, pour laquelle cependant il faudra patienter quelques années encore avant que le bruit des armes ne se taise ! L'ascension des sommets de plus de 8000 mètres en hiver constituent plus un défi qu'une réelle exploration. Enfin, il reste un réservoir de territoires vierges extraordinairement important, entre l'Alaska, la Terre de Baffin et le Groënland. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que le G.H.M., en partenariat avec Montagnes-

Magazine, a remis en janvier 2000 le Piolet d'Or 1999 à Lionel Daudet et Sébastien Foissac pour leur ascension remarquable du Burkett Needle en Alaska (1200 mètres de paroi extrême), avec autonomie totale de plus de 45 jours... De l'alpinisme d'exploration comme on l'aime, sans tambour ni trompette. A noter que bien des sommets ne nécessitent aujourd'hui qu'un investissement modeste pour leur ascension, de l'ordre de 15000 à 25000 FF, ce qui devrait contribuer à multiplier les initiatives.

S'il est encore assez facile de trouver des régions où l'alpinisme d'exploration peut s'exprimer librement, il est plus délicat d'évoquer le devenir des terres très explorées comme les Alpes par exemple. Pour rendre ces territoires à l'exploration, casser cette relation de l'Homme/Nature/Homme si ambiguë, un moyen drastique est tout simplement d'éliminer le topo-guide. C'est de fait redonner une certaine virginité aux territoires parcourus, et obliger l'alpiniste à se confronter à un certain inconnu par manque d'informations. Cela implique nécessairement un retour à l'autonomie de l'alpiniste au sein de la cordée. Même si cela relève de l'utopie, un brin provocatrice, il est certain qu'une telle démarche conduirait naturellement l'alpinisme sur un cercle bien plus vertueux qu'il ne l'est actuellement. Une telle proposition avait d'ailleurs été émise par certains alpinistes, comme notre camarade Bernard Amy, voici quelques années. Sans écho évidemment...

En revanche, multiplier à l'envie les topo-guides, c'est transformer à coup sûr le terrain de jeu en stade aseptisé, avec tout ce que cela suppose en terme de droit (justice, responsabilité), d'environnement (équipement, surfréquentation, accident). La société rentre alors de plein fouet dans cet univers que d'aucun aurait voulu conserver vierge, avec ses règles et ses contraintes. D'exploration, l'alpinisme a alors perdu tout lien, à grand coup de portable, de GPS et d'hélicoptère (ce qui ne veut pas dire toutefois que l'organisation des secours soit inutile. Mais elle contribue à progager une image pervertie de l'alpinisme, la petite exploration, où au moindre pépin, les secours sont sollicités. Les professionnels dans ce domaine sont effarés par l'évolution des demandes...). La finalité de l'alpinisme devient alors progressivement alimentaire au pire sens du terme, au détriment même de l'aspect sportif : on assiste à de véritables appropriations de territoires par des corporations, forme de nouvelles conquêtes qui n'ont rien à voir avec l'exploration. Les buts de l'alpinisme deviennent ainsi totalement obscurs et contradictoires, reflet d'une certaine schizophrénie de la société moderne. Dans ces conditions, il convient aux associations de faire un travail éducatif de fond afin que l'alpinisme garde le sens de l'exploration pour chacun, quel que soit son niveau, même lorsque le terrain de jeu est circonscrit géographiquement et mille fois parcouru par d'autres. C'est le gros enjeu d'une activité humaine hors du commun, qui sait sous une certaine forme transcender les meilleures valeurs humaines.

Quelques références :

La Montagne, publié sous la direction de Maurice Herzog, Editions Larousse, 1956 (épuisé, mais on trouve cet ouvrage fréquemment chez les bouquinistes).

Les Plus Belles Ascensions dans le Monde, par Chris Bonington, Editions Arthaud, 2000.

L'Alpinisme, par Paul Bessière, Editions Que Sais-je, PUF, N°1255 (épuisé, mais on trouve cet ouvrage fréquemment chez les bouquinistes).

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net